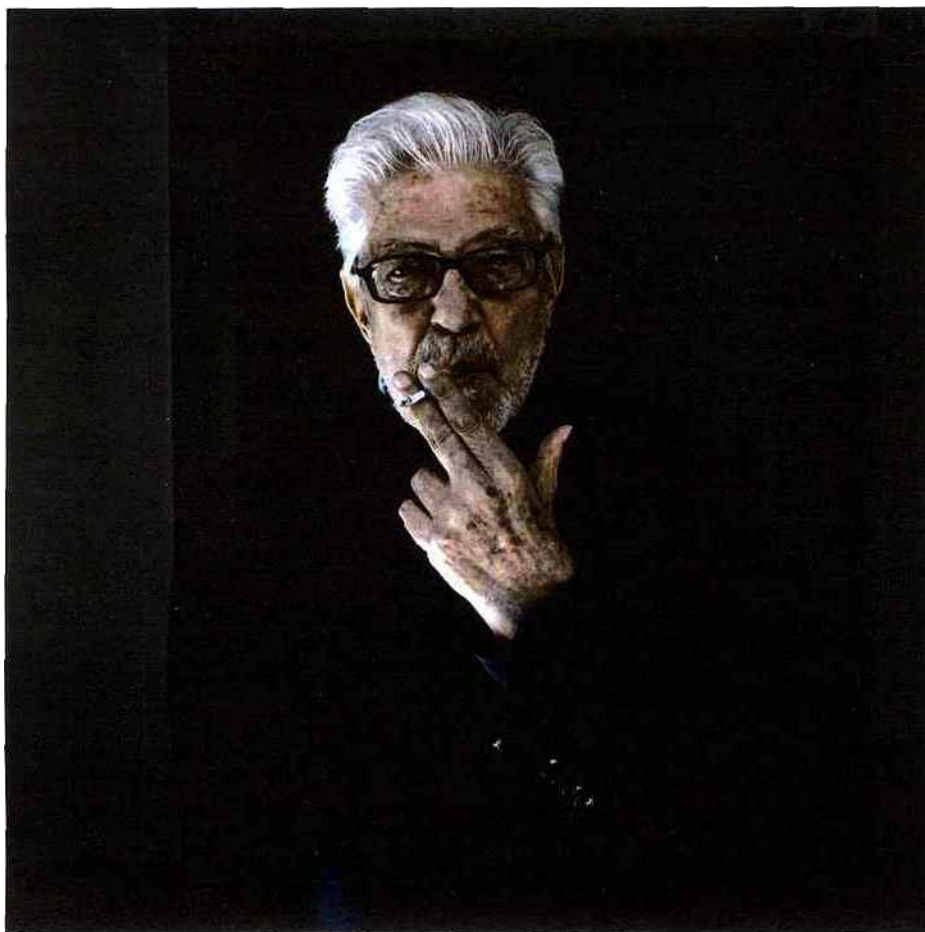




PORTRAIT ETTORE SCOLA



A 81 ans, le cinéaste qui expose pour la première fois ses dessins savoure la chute de Berlusconi et reste ancré à gauche toute.

Hors-champ à dessein

Par **MARC SEMO**
Photo **BRUNO CHAROY**

Il fouille nerveusement la poche intérieure de sa veste cherchant son Rotring. En vain. Il a pourtant toujours sur lui un de ces stylos à encre de Chine qu'affectionnent les graphistes. Et même plusieurs. Un très fin, 0,2 mm pour les visages et un ou deux autres plus épais. Ettore Scola a le croquis compulsif. « Je griffonne quand je téléphone, je dessine sur des feuilles volantes, sur des cahiers, en marge des livres, sur les nappes en papier des restaurants », explique le célèbre et très prolifique cinéaste italien (quelque 40 films en quarante ans de carrière), ultime survivant de la plus glorieuse époque de la comédie à l'italienne. Ses acteurs fétiches furent les plus grands : Marcello Mastroianni, Vittorio Gassman, Nino Manfredi, Ugo Tognazzi, Alberto Sordi, Toto mais aussi, en France, Philippe Noiret ou Fanny Ardant. Croques en quelques traits nerveux, ils s'allignent sur les murs de la galerie germanoprátine qui expose 250 dessins du « maestro ». Un ne première. On y voit ses amis de toujours tel Federico Fellini, des moments de ses films préférés, des personnages de la rue romaine. Il en a encore autant chez lui. Les autres, des centaines et des centaines ont été laissés au fur et à mesure à ceux auxquels ils étaient

destinés. « Des croquis de circonstance pour définir une personne, montrer un décor ou expliquer une scène », explique dans un français parfait ce Romain d'adoption et de passion qui rappelle que d'autres réalisateurs tels le Russe Eisenstein, le Japonais Kurosawa et bien sûr Fellini dessinaient eux aussi leurs films avant de les tourner. « Le dessin, c'est la liberté, pas besoin de chercher de l'argent et un producteur ni de trouver des acteurs », s'exclame l'alerte octogénaire. Son inspirateur Saul Steinberg. Juif roumain, passe par l'Italie avant d'émigrer outre-Atlantique et qui inventa pour le New Yorker le dessin d'humour moderne. Cette passion, Ettore Scola la nourrit depuis toujours. A 15 ans déjà, dans la Rome misérable de l'après-guerre, il vend ses caricatures à l'hebdomadaire satirique *Marc Aurelio* ou travaille aussi Federico Fellini. Il passe ensuite à la rédaction de légendes et de courtes chroniques. Puis c'est Cinecittà, son grand rêve depuis qu'il a vu Vittorio De Sica tourner la scène cruciale du *Voleur de bicyclette* sur la piazza Vittorio juste à côté de chez lui. Il commence petite main, comme « gagman », sur des films populaires et parodiques comme *Toto le Moko* ou *Tototarzan*. Une bonne école. « Le rire est une mécanique de précision, alors qu'il est très facile de faire pleurer au cinéma », se souvient Ettore Scola qui devient ensuite scénariste avant de passer à la réalisation.

Une infinie mélancolie imprègne toutes ses comédies. « Un pessimisme coloré, préfère-t-il *Le non comme la vie*, mais la couleur pour redonner l'espoir ».

Les trois copains de résistance de *Nous nous sommes tant aimés* son film le plus culte devaient de changer la vie mais la vie les a changés. Le bourgeois a fait un mariage de raison et s'ennuie. L'intello révolutionnaire vocifère dans le vide. Le prolo est resté prolo. « Ce sont trois archétypes de l'Italie et je suis les trois à la fois », reconnaît en riant le réalisateur né dans un milieu bourgeois mais qui quitta l'école dès l'âge de 15 ans pour commencer à gagner sa vie et qui veut toujours croire en un monde plus juste. L'immense succès de ce long métrage fut suivi d'une série de chefs-d'œuvre comme *Affaires sales et méchants*, *Une journée particulière*, *La Terrasse*, *la Nuit de Varennes*. Ceux qu'il préfère sont pourtant « les moins gâtés » par la critique et le public tel *Trevico*. Torino tourne un an avant *Nous nous sommes tant aimés* qui raconte l'histoire d'un paysan quittant son village des montagnes de l'arrière-pays napolitain, qui est aussi le berceau de la famille Scola, pour aller travailler à la Fiat dans les brumes piémontaises. L'histoire d'un déracinement qui fut celui de millions de « *terroni* » (mot péjoratif pour les émigrés du Mezzogiorno). La réalité d'une révolte et d'une solitude malgré la solidarité des « *compagni* ». Ettore Scola revendique toujours haut et fort son engagement. « Un film ne peut changer ni le monde, ni les hommes, ni les idées. Mais il peut aider à une réflexion collective ».

Depuis bientôt dix ans Ettore Scola ne tourne plus. Son dernier projet, *Un dragon en forme de nuage*, devait narrer l'histoire d'un libraire de l'île Saint-Louis (interprété par Gérard Depardieu) et de sa fille handicapée. Tout capota après une fanfaronnade de Silvio Berlusconi clamant en 2004 que la preuve de son libéralisme était qu'il « *fa[sait] faire des films à un communiste comme Ettore Scola* ». Indigné, le réalisateur jura des lors qu'il ne ferait plus de film tant que ce tycoon des médias serait au pouvoir. C'est chose faite de puis l'automne. Mais Ettore Scola n'est pas pressé de reprendre la réalisation. « J'ai découvert le plaisir d'avoir du temps et surtout de profiter du temps qui reste. Or un film, c'est un engagement total qui laisse à peine le temps de lire le journal la nuit », dit-il alerte père et grand-père. Il a deux filles, Paola et Silvia, qui ont suivi sa voie devenant scénaristes et cinq petits-enfants de 13 à 24 ans passionnés par le dessin. Loin des tournages, il en profite pour reprendre des études interrompues très tôt. Il se replonge ainsi dans le grec. Il adore Lucien de Samosate pour son ironie et le latin traduisant les épigrammes de Horace. Pour le plaisir. Une façon de renouer avec l'humanisme, lettre de son grand-père, notaire devenu aveugle qui lui faisait lire à haute voix les grands classiques italiens mais surtout français, du Victor Hugo à haute dose et des ouvrages par dizaines sur Napoléon ou sur la Révolution dont tout gosse il ne comprenait pas grand-chose sinon la portée de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ».

« Elle n'est pas toujours devenue réalité », soupire Ettore Scola qui comme tant d'autres Italiens se reconnaît orphelin du communisme. « C'était comme un bouclier, nous étions ancrés dans notre foi et dans nos valeurs, puis tout s'est effondré. Mais si l'idéologie est morte, il reste les idées et ce rêve d'un monde plus juste », explique le cinéaste engagé qui se félicite de voir les Indignes reprendre le flambeau. Son dernier film, *Gente di Roma*, était un hymne aux habitants de la Ville éternelle, habileurs, chaleureux, vulgaires, indifférents, merveilleux et surtout toujours plus mélangés. « Malgré les années de berlusconisme, ils sont restés les mêmes », se félicite-t-il satisfait d'avoir finalement assisté à la chute du Cavalière. Avec l'aus-tère banquier technocrate Mario Monti qui lui a succédé, une page se tourne. « La crise est dans toute sa gravité, mais à défaut d'espoir, il nous a redonné au moins la dignité », dit Ettore Scola. Il n'a pas encore croqué Mario Monti. —

EN 6 DATES

- 10 mai 1931** Naissance à Trevico (Campanie)
- 1947** Dessins pour l'hebdomadaire satirique *Marc Aurelio*
- 1964** *Parlons femmes*, premier film
- 1974** *Nous nous sommes tant aimés*
- 1980** Prix du meilleur scénario à Cannes pour *la Terrasse*
- Juin 2012** Exposition de dessins à la galerie Catherine Houard, 15 rue Saint-Benoît, Paris VI^e arrondissement. Jusqu'au 28 juillet